



Charles Fréger, «Yokainoshima», 2013-2015. «Yokai», en japonais, convie les champs sémantiques du fantôme et du monstre. (Charles Fréger)

Photographie

Le corps costumé
et résistant

Tandis que Charles Fréger déploie ses fables costumées ritualisées aux quatre coins du monde, Emeric Lhuisset photographie de dos la clandestinité des résistants civils ukrainiens. A voir jusqu'à la fin septembre au Locle

Bertrand Tappolet

Riche de fonctions narratives et symboliques, le vêtement se révèle multiple au Musée cantonal des beaux-arts du Locle (MBAL). Dans la composition de véritables tableaux vivants, le photographe français Charles Fréger embrasse, avec un sens pictural de la couleur proche du studio, les traditions populaires et rites. Ceci sous forme de masques, de costumes incarnés, de silhouettes et de figures hybrides confondant humain et animal. Entre art et approche anthropologique, l'homme d'images avoue porter un soin méticuleux à la mise en scène théâtralisée de ses portraits refigurant des récits séculaires.

Depuis plus de vingt ans, il parcourt pays et continents à la recherche de communautés où l'identité est inscrite à même les costumes et masques extravagants. Dans le cadre de son exposition *Fabula*, plusieurs travaux dévoilés pour la première fois en Suisse. Voici une forme d'inventaire de costumes iconiques et de silhouettes s'inspirant lointainement du travail du photographe August Sander, de ses portraits des métiers et conditions sociales durant la République de Weimar (1919-1933).

Démons et merveilles

Le projet a débuté en 2010 avec *Wilder Mann*, sur les mascarades hivernales européennes. A travers l'Europe et la Suisse, en se métamorphosant en ours, cerfs, boucs, des personnages célèbrent le cycle de la vie et des saisons en pleine neige ou dans le brouillard. «A la frontalité du portrait riche de ses questionnements sociaux succède le fait de se poser la question d'une silhouette dans l'espace avec une dimension sculpturale affirmée», commente Charles Fréger. L'humain se recouvre de peaux de bêtes, branchages, cloches et paille.

Proche parfois du camouflage, la démarche évoque le devenir animal. On touche ici à l'incarnation, voyant des personnes «s'imaginant être des ours pour des mascarades pulsionnelles, communautaires, qui visent au débordement, à la perte de contrôle».

Une autre série, *Yokainoshima* («l'île aux monstres»), explore des figures rituelles masquées au Japon, dans une aspiration à dépeindre le milieu campagnard, la relation symbiotique à l'environnement naturel et les rites de fertilité. Présentée hors des périodes festives sur fond de champs ou mers, une ode aux spectres, ogres et autres chimères déclinée se déploie en autant d'incarnations symbolisées par les masques et costumes chamarrés d'une chatoyante inventivité. Destinés à apaiser les éléments et insuffler une signification aux manifestations de la nature, les costumes de divinités, spectres et démons de l'archipel fascinent. «On est dans une mise en scène de postures rituelles ou dansées, loin de la photo documentaire ou de reportage. En travaillant sur la tension entre paysages et silhouettes aux couleurs fortes, le travail touche à la fois au bestiaire et aux esprits suivant les Japonais dans la rue, si présents comme la bête empêchant de tourner en rond», explique le photographe.

Mascarades en résistance

Reflets d'une tradition masquée et de corps peints brassant les horizons culturels africains et indigènes dans un médusant syncrétisme, la série *Cimarron* sillonne les Amériques. L'intitulé vient de l'univers colonial espagnol désignant l'esclave en fuite. Et le terme marron recouvre «la figure héroïque de l'homme résistant à l'oppression». Cet autre volet sur les mascarades est dévolu à celles jouées par les descendants d'esclaves africains

pouvant subvertir les symboles imposés par la culture coloniale, dont le fouet et le diable. Lors de ces fêtes masquées se manifestent les peintures de corps. Ainsi le photographe a-t-il utilisé «une bâche de camion rose salie pour toile de fond d'un sujet peint au pinceau à l'huile de vidange en République dominicaine, où quatorze groupes furent photographiés d'un village à l'autre. Ce grimage à l'huile explique l'incroyable brillance du corps.»

«On est dans une mise en scène de postures rituelles ou dansées, loin de la photo documentaire ou de reportage»

Charles Fréger

Au rez-de-chaussée du musée, on découvre une enfilade de stèles vidéo géantes montrant en rotations douze figures archétypales de la commedia dell'arte dialoguant par pairs. «J'ai fait appel aux interprètes du théâtre vénitien Pantakin, qui cisèlent à chaque tour une émotion tels l'amour ou la tristesse», précise Fréger. Colombine et Polichinelle mêlent à leur récit de postures et expressions, une cacophonie de soupirs et grommelots ou faux dialogues indistincts.

Résistance ukrainienne

Emeric Lhuisset s'emploie de son côté à interroger le rôle et les modalités d'expression de la photographie sous conflits. Du Kurdistan ture (*Quand les nuages parleront*) aux peshmergas kurdes en Irak (*Théâtres de guerre*). Développant une œuvre aux lisères de l'art et de l'information décalée, le Français s'est rendu en Ukraine en mars dernier pour y réaliser *Ukraine - Hundred Hidden Faces*. Vous ne connaîtrez les visages de ces silhouettes résistantes à Kiev, qu'elles soient aujourd'hui exilées ou en activité, que le jour «où l'Ukraine aura retrouvé sa souveraineté politique», précise celui qui est aussi professeur à Sciences Po Paris. Sur les vitres du MBAL est placardée une mosaïque serrée de leurs 107 dos, en profil de trois quarts, flanqués de leurs témoignages manuscrits. A un élément, on reconnaît leur appartenance, ici à la logistique (talkie-walkie), là au secours des blessés (brassard).

Dans les noirs du fond de chaque portrait, se lit une référence picturale assumée à Rembrandt et ses dégradés de noir. «Cette tenture a pour fonction première d'anonymiser les lieux afin de préserver l'identité des personnes portraiturées. Lors de leur réalisation, les crimes de guerre commis par les Russes à Boutcha (viols, tortures et exécutions massives) n'étaient pas encore advenus depuis l'invasion. Lorsque l'on sait le sort réservé aux civils et résistants dans les zones occupées par les Russes, cet anonymat est essentiel», insiste Emeric Lhuisset.

Dos après faces

La série fait écho au projet *Maydan - Hundred Portraits*, réalisé dans la capitale ukrainienne en septembre 2014. Le photographe avait alors saisi 100 personnes en hommage à la centaine de morts qui ont péri lors de la révolution de Maïdan, le mouvement de mobilisation réprimé aboutissant au renversement du président pro-russe Viktor Ianoukovitch. A l'époque, il avait posé deux questions aux révolutionnaires portraiturés: «Qu'espérez-vous qu'il se passe ensuite? Que pensez-vous qu'il va se passer?»

Huit ans plus tard, ce sont les mêmes interrogations auxquelles répondent les membres de la résistance civile ukrainienne. *Ukraine - Hundred Hidden Faces* poursuit ainsi l'articulation entre visible, lisible et intelligible chère au Français. Si le sujet au visage dissimulé est partiellement estompé, la reconnaissance se fait donc aussi grâce à son témoignage manuscrit reproduit à côté de sa photo dorsale. En ouverture, Yutsyna confie ainsi: «Tout le monde réalise maintenant la valeur de la vie et de la liberté... Les autres pays apprendront notre histoire, ce que nous avons vécu, et en tireront des conséquences.» Dont acte. ■

«Fabula» et «Ukraine». Cent visages cachés, Musée cantonal des beaux-arts du Locle, jusqu'au 25 septembre.



Ci-dessus et ci-dessous: deux images de la série «Ukraine - Hundred Hidden Faces». (Emeric Lhuisset)

